

Les critiques du libéralisme

1 - Les critiques du capitalisme et leur rapport intime avec l'évolution du capitalisme

(3 séances de cours)

Intervenant : Jean-Robert ALCARAS, Economiste.

- Séance n°1 : le 5 Juin 2007
 - Séance n°2 : le 12 Juin 2007
 - Séance n°3 : le 19 Juin 2007
 - Séance n°4 (débat-discussion) : le 26 Juin
-

Résumé :

Peut-on être anti-libéral aujourd'hui ? Tout dépend probablement de ce que l'on entend par ce terme... Karl Marx et les anarchistes du 19^{ème} siècle préféraient parler d'anti-capitalisme, car c'est précisément au nom de la liberté qu'ils s'opposaient à ce système ! Si les libertaires s'opposent ainsi aux « libéraux », il faudra donc commencer par faire le point sur certaines notions et envisager leur rapport plus ou moins critique par rapport aux libéralismes : libertaire, anarchiste (de droite, de gauche... voire d'extrême-droite !), libertarien... Puis on présentera une grille de lecture récente des critiques du capitalisme, proposée par des sociologues français, pour nous doter d'un outil qui nous permettra de raisonner plus facilement sur les positionnements spécifiques à chaque critique et sur leur caractère libéral ou anti-libéral.

Introduction

Nous avons beaucoup avancé nos réflexions, tout au long de cette année, sur le libéralisme en général et le libéralisme économique en particulier. Je vous propose tout d'abord de faire le point et de **revenir une dernière fois sur les définitions du libéralisme, du capitalisme, avant d'aborder des notions nouvelles comme l'anarchisme et les philosophies libertaires, ou encore les libertariens...** Même si nous en avons déjà évoqué certaines depuis le début de nos cours sur la Liberté, ces notions sont en effet toutes reliées à la notion de liberté (dans la société et dans l'économie), bien qu'elles ne signifient pas la

même chose : leur critique doit donc être reliée à leur sens — d'où ce retour ultime aux définitions.

• *Libéralisme* : idéologie selon laquelle la société peut être organisée à partir du plus grand degré possible de liberté individuelle. Sur cette base, nous avons vu qu'il existe en fait une multitude de libéralismes, plus ou moins mutuellement compatibles ou incompatibles... **Il faut ainsi distinguer :**

- Le libéralisme originel des nombreux avatars qu'il a pu produire par la suite...
- Le libéralisme économique (liberté du commerce, de la propriété, d'entreprendre...), du libéralisme social et politique (démocratie, libertés civiques, reconnaissance de l'autonomie de chacun...), ou encore du libéralisme moral (liberté des mœurs, laïcité)...
- Les libéralismes conservateurs (qui défendent et veulent maintenir les positions acquises et notamment les intérêts de la bourgeoisie) des (social-)libéralismes progressistes et réformistes (de John Stuart Mill à John Maynard Keynes).
- Les libéralismes constructivistes et rationalistes (des utilitaristes classiques et néo-classiques en général) des libéralismes critiques et sceptiques (des ultra-libéraux autrichiens)...

Ce que nous pouvons essentiellement tirer de toutes ces nuances, c'est que cette notion est trop évolutive (dans le temps et dans l'espace) et

qu'elle est donc trop floue pour être critiquée sans avoir défini préalablement à quel libéralisme on s'oppose. **Ainsi, nombreux sont les libéraux qui se sont opposés... au libéralisme... des autres !** On peut citer, parmi les exemples que nous avons déjà présentés cette année :

- Le libéralisme de Hayek, qui s'oppose fermement au libéralisme « constructiviste » et rationaliste des libéraux néo-classiques utilitaristes.
- Le libéralisme de Keynes, qui s'oppose quant à lui au libéralisme aveugle et dogmatique des conservateurs (notamment celui des économistes « classiques ») — sans vouloir pour autant s'opposer au système capitaliste.

De la même façon, nous pourrions montrer que **l'anti-libéralisme de Marx ou de la plupart des anarchistes se construit, en partie au moins, sur un retour aux sources du libéralisme originel** : ils ne s'opposent pas à l'esprit des Lumières ; *ils veulent plutôt le prolonger et le dépasser pour abolir toutes les aliénations que le capitalisme a produites et aller vers un véritable système de libertés individuelles et collectives*. Autrement dit, **ces anti-libéraux sont d'une certaine manière des libéraux, puisqu'ils ne sont pas, loin s'en faut, des anti-modernes** : ils partagent avec les Lumières la valorisation de l'Individu et de sa raison, et la volonté de le faire évoluer vers une société plus juste, plus attentive à ses libertés fondamentales, à ses droits essentiels, à son autonomie.

Au fond, il est possible que la notion de libéralisme soit trop intimement liée à la Modernité pour pouvoir la contourner

radicalement, ou la contester totalement. C'est pourquoi il nous semble que **l'anti-libéralisme est une position nécessairement ambiguë, qui ne peut trouver de réelle cohérence que dans une position au moins partiellement anti-moderne — attitude totalement respectable et souvent très intéressante, mais que peu d'entre nous voudraient réellement assumer aujourd'hui.**

Il nous semble donc plus pertinent et plus efficace d'aborder cette question sous l'angle des critiques (plus ou moins libérales) du capitalisme.

- **Capitalisme** : il ne désigne pas une idéologie mais un système économique réellement existant. C'est d'ailleurs dans la perspective de distinguer la réalité capitaliste de l'idéologie libérale que les socialistes du 19^{ème} siècle et Karl Marx vont introduire cette notion : ils vont montrer que **la réalité c'est le capitalisme — et que cette réalité n'a que peu de choses à voir avec l'utopie libérale, ou même avec sa vulgate.** Ce système est fondé sur la propriété privée des moyens de production et il est surtout caractérisé par une logique d'accumulation sans fin du capital, qui suppose la création permanente de plus-value et de profit ainsi que la marchandisation des valeurs et des biens susceptibles de satisfaire les besoins. Si le capitalisme est manifestement compatible avec certaines formes de libertés individuelles et/ou collectives, il ne coïncide pas nécessairement avec un libéralisme politique, social et moral...

- **Anarchisme** : au sens étymologique, *l'anarchisme désigne une philosophie qui, pour préserver et accroître l'autonomie et*

la liberté des individus, cherche à lutter contre toutes les formes de pouvoir qui s'exercent contre elles — l'Etat, l'Eglise, et le Capitalisme. L'anarchisme n'est donc pas forcément contre le pouvoir ou pour la suppression de l'Etat, mais **il cherche les moyens d'en limiter les effets liberticides** : en ce sens, l'anarchisme est donc bien une variante possible du libéralisme originel...

- ***Courant libertaire*** : autre nom de l'anarchisme. Le mot a été inventé par un anarchiste français du 19^{ème} siècle, Joseph Déjacque (1822-1864), qui publiera d'ailleurs un journal baptisé « *Le libertaire, journal du mouvement social* ». Le mot est intéressant, car il souligne bien que l'anarchisme est une forme radicale de libéralisme au sens originel du terme. Le mot libertaire a connu un certain succès vers la fin du 19^{ème} siècle, car certains anarchistes ayant évolué vers la « *propagande par le fait* » et l'action criminelle aveugle (Ravachol), il permettait de s'en distinguer sans remettre en cause ses ambitions ou ses principales options philosophiques et politiques.

- ***Courant libertarien*** : une forme actuelle de l'ultra-libéralisme américain, à ne pas confondre avec la pensée libertaire ! Le mot vient de l'anglais *libertarian* qui permet, dans le monde politique anglo-saxon, de distinguer ce que nous appelons couramment en France le « libéralisme » (plutôt de droite) de ce qu'ils appellent le « libéralisme » (plutôt de gauche). Les libertariens sont donc, aux Etats-Unis, des ultra-libéraux républicains (de droite) qui s'opposent donc aux libéraux démocrates (de gauche) — des *libertarians* opposés

aux *liberals*... La confusion devient encore plus épaisse lorsque certains de ces libertariens se présentent comme des « *anarcho-capitalistes* », parce qu'ils sont favorables à une disparition de l'Etat et à une privatisation et une marchandisation générale des services publics et de la protection sociale ! Ce sont bien des ultre-libéraux totalement favorables au capitalisme — à l'opposé des anarchistes qui développent une position très critique à son égard...

Pour mieux appréhender les différentes critiques (plus ou moins libérales) du capitalisme ou celles du libéralisme, on proposera donc dans un premier temps un canevas (une grille de lecture) — tiré du livre « *Le nouvel esprit du capitalisme* » de Luc Boltanski & Eve Chiapello (Ed. Gallimard, 1999) —, qui nous permettra aussi de comprendre le rapport qu'entretiennent ces critiques avec le système capitaliste lui-même. Puis, nous nous attarderons sur les spécificités de la critique anarchiste, de la critique marxiste et de la critique keynésienne avant de nous pencher sur les critiques anti-modernes. Le plan de mon intervention sera donc le suivant :

1. *Les critiques du capitalisme et leur rapport intime avec l'évolution du capitalisme (séance 1).*
2. *Une critique dominante : la critique marxiste (séance 2).*
3. *Les critiques plus marginales : de la critique anarchiste à la critique anti-moderne (séance 3).*

Pour cette première séance de cours, j'ai pensé que le livre de Boltanski & Chiapello sur « *Le nouvel esprit du capitalisme* » vous donnerait une grille de lecture intéressante pour comprendre les

relations qu'entretiennent le capitalisme, son esprit et sa critique. Je vous livre donc une synthèse de cet énorme livre de plus de 800 pages...

Le point de départ des auteurs s'appuie sur un constat : on parle beaucoup depuis 30 ans de la « crise économique »... Mais, si l'on excepte la période des années 1970, le capitalisme se porte très bien ! **Ce qui va mal aujourd'hui, ce n'est pas le système économique : ce sont ses conséquences sociales et politiques** (chômage, précarisation, croissance des inégalités, partage contestable des fruits de la croissance économique...) **et la critique du capitalisme elle-même !** On observe en effet que la critique est mal en point, parfois en désarroi : sur quel point lutter ? Quelle alternative proposer ? A quoi bon critiquer si ce capitalisme est le seul système économique possible ?

A l'inverse, dans les années 1960 (souvent évoqué aujourd'hui comme un âge d'or), **c'était plutôt le capitalisme qui se portait mal** (profits, rentabilité, productivité et débouchés en baisse ; grandes entreprises engoncées dans une forme de bureaucratie ou de technocratie) **mais les performances sociales étaient plutôt positives** (sécurité de l'emploi et des statuts liés aux emplois, pas de chômage, protection sociale généreuse...) **et la critique du capitalisme était en pleine forme** — comme en témoignent tous les mouvements contestataires de ces années-là !

Les auteurs proposent donc de comprendre les relations complexes et dialectiques qu'entretiennent le capitalisme, l'esprit du capitalisme et la critique du capitalisme :

- Le *capitalisme* n'est pas monolithique : contrairement à ce que pensait Marx, il a beaucoup évolué en 200 ans et ne fonctionne plus de la même manière. La plupart des spécialistes

de cette question évoquent au moins trois types de capitalismes qui se sont succédé depuis le 19^{ème} siècle. Et le constat est encore renforcé si l'on constate la diversité des capitalismes à travers le monde — qui ne tend pas à se réduire malgré le mouvement de mondialisation et de globalisation. Dans les processus de changement du capitalisme, les transformations de *l'esprit du capitalisme* jouent un rôle important.

- *L'esprit du capitalisme* désigne le système idéologique par lequel le capitalisme trouve une certaine légitimité sociale et politique. **Cette légitimité est essentielle au capitalisme à plusieurs titres.** D'abord, elle lui permet d'éviter le chaos social dans lequel les affaires ne peuvent pas fonctionner (par exemple, le capitalisme a buté sur cette contrainte au milieu du 19^{ème} siècle : comment continuer à faire des affaires malgré des conflits sociaux, des grèves, et l'instabilité politique générée par des insurrections récurrentes voire des révolutions ?). Ensuite, **le capitalisme a besoin de cette légitimité pour créer une motivation suffisante dans la population : motiver les travailleurs ; motiver les consommateurs.** En effet, le capitalisme n'est pas engageant par lui-même : c'est un système absurde qui n'a pas de finalité politique en soi, qui crée de l'aliénation en détachant l'activité du sens de son résultat premier... **Il faut donc que l'esprit du capitalisme fournisse une motivation suffisante aux acteurs du système — et notamment à la bourgeoisie et aux cadres — pour susciter un réel engagement.** La rémunération, voire la contrainte, n'y suffisent pas : c'est d'ailleurs la raison historique pour laquelle le capitalisme ne fonctionne pas fondamentalement sur l'esclavagisme. *Et cet esprit du capitalisme change avec le*

temps, générant ainsi des transformations du capitalisme lui-même...

- *La critique du capitalisme, enfin, joue un rôle sur l'esprit du capitalisme : elle peut parfois le remettre en cause en dénonçant ses apories, ses insuffisances, sa non-correspondance avec la réalité économique, politique, sociale observable. Si la critique réussit à déstabiliser l'esprit du capitalisme, elle a aussi un effet sur le capitalisme lui-même. Mais à l'inverse, les évolutions du capitalisme peuvent permettre de générer un nouvel esprit du capitalisme, qui va prendre le contre-pied de la critique. C'est ce qui se passe actuellement, selon Boltanski & Chiapello.*

Les auteurs se proposent donc d'aider la critique à se renouveler et à se ressourcer en décrivant quel est le nouvel esprit du capitalisme et en montrant comment la critique est aujourd'hui désarmée parce que ce nouvel esprit du capitalisme a su récupérer des éléments fondamentaux de la critique.

Pour comprendre leur propos, il faut notamment évoquer les points suivants :

- Les différentes formes de critiques
- Le rôle des orientations de la critique des années 1960 sur le « *nouvel esprit du capitalisme* ».

I – Les différentes formes de critique du capitalisme

Boltanski et Chiapello distinguent 2 formes génériques de critique du capitalisme depuis les origines, deux sources essentielles de l'indignation suscitée par son développement :

- La « *critique artiste* » ou critique « individualiste », se développe à partir de deux thèmes essentiels :

- Le capitalisme est une source de **désenchantement**, **d'inauthenticité** des objets, des personnes, des sentiments, des modes de vie qui lui sont associés. Perte de sens du Beau, du Sublime et du Grand.
- Le capitalisme est une source **d'oppression** des individus, qui nie leur liberté, leur autonomie et leur créativité, leur personnalité (aliénation, discipline, souffrance...). Opposition à la figure de l'artiste libre, du Dandy (intellectuel libre de toute attache) qui cherche à ne rien produire pour être Grand (si ce n'est se produire soi-même).

- La « *critique sociale* » se développe à partir de deux autres thèmes essentiels :

- Le capitalisme est une source **de misère pour les travailleurs et d'inégalités sociales**.
- Le capitalisme est une source **d'opportunisme et d'égoïsme** et, ce faisant, il contribue à **détruire les solidarités et les liens sociaux**.

Ces deux critiques **peuvent se rejoindre dans la même argumentation et le même combat, mais elles ne sont pas forcément spontanément compatibles**. Ainsi, dans leur position par rapport à la **Modernité**, ces deux critiques peuvent se retrouver en opposition mutuelle :

- La critique artiste est moderne au sens où elle valorise plus que tout la figure de l'individu et le respect de son originalité comme de

son autonomie. Mais elle peut alors entrer en contradiction avec la modernité de la critique sociale, qui peut vouloir fonder le progrès social et l'égalité des individus à partir du progrès économique — ce qui va donc aller à l'encontre du respect de l'autonomie de chacun (exemple caricatural du socialisme réel...). Ou encore, les revendications d'autonomie (critique artiste) sont en contradiction avec les demandes de plus de sécurité (critique sociale) dans le monde du travail !

- La critique artiste est anti-moderne lorsqu'elle cherche à retrouver la voie du Beau ou du Sublime (modèle de l'Antiquité) en remettant en cause la standardisation de la production et la consommation de masse. Mais elle va alors se heurter à l'anti-modernisme de la critique sociale lorsque celle-ci dénonce l'individualisme du capitalisme...

On voit ainsi que ces critiques peuvent donc avoir un aspect ***moderne ou anti-moderne ; mais aussi un aspect radical ou réformiste à l'encontre du capitalisme*** : lorsqu'elle est réformiste, la critique pense qu'il est possible d'aménager le capitalisme pour le rendre plus légitime ; lorsqu'elle est radicale, seule la mort du capitalisme permet d'améliorer la situation.

Lorsque le capitalisme évolue sous l'effet de la critique, cette dernière peut être à la fois satisfaite et... désemparée puisque les motifs d'indignation changent. Ainsi, ***l'évolution de la critique ressemble au supplice de Sisyphe : lorsque la pierre a été poussée jusqu'au sommet de la montagne (la critique est au sommet, elle est efficace, elle fait perdre en légitimité et en efficacité le capitalisme), le capitalisme évolue alors (il se déplace, s'adapte aux nouvelles***

circonstances et notamment à la critique) et... la pierre retombe alors de l'autre côté (si la critique veut être efficace, il va lui falloir se reconstruire et s'adapter à son tour aux derniers déplacements du capitalisme et de son esprit) et tout est alors à refaire !

Attention : cela ne veut pas dire qu'il n'y a que la critique qui fasse évoluer le capitalisme (évoquer théorie de la régulation, par exemple...). Cela signifie pourtant qu'elle peut jouer un rôle non-négligeable dans ces évolutions...

Pour mieux comprendre ce processus, on peut prendre 2 exemples. Le premier, c'est celui de **l'évolution du capitalisme au 20^{ème} siècle, sous l'effet notamment de la critique marxiste et communiste depuis le 19^{ème}**. Nous verrons (séance n°2) que si le marxisme utilise l'ensemble du spectre de la critique (artistique et sociale), il a tendance à faire **dominer la critique sociale**. Celle-ci, conjuguée bien sûr aux difficultés réelles du capitalisme de la fin du 19^{ème} et du début du 20^{ème} (comme, par exemple, l'insuffisance de la consommation populaire, un étalon-or moribond, ou encore les évolutions aberrantes de certains marchés, etc...) et à la menace montante du communisme à l'Est, **va finir par être entendue et récupérée par le deuxième esprit du capitalisme** — qui va dominer durant les « 30 glorieuses ». Marx pensait que les injustices sociales produites par le capitalisme étaient à la fois un facteur de révolte populaire et un facteur d'inefficacité économique, et que cela emmènerait inéluctablement le capitalisme à sa perte... **En réalité, le capitalisme du 19^{ème} siècle décrit par Marx est bel et bien mort ! Mais contrairement à ce que Marx pensait, ce n'est pas le communisme qui lui a succédé, mais une autre forme de**

capitalisme, inspiré par un second esprit — celui du fordisme et de la montée des droits sociaux et de la protection sociale.

Le second exemple concerne la période contemporaine et les influences qu'ont pu exercer, selon Boltanski & Chiapellio, les critiques des années 1960 sur l'état actuel du capitalisme... Nous y consacrerons notre 2^{ème} partie, car ce raisonnement est beaucoup moins connu et mérite des développements spécifiques.

II – Le rôle des orientations de la critique des années 1960 sur le « nouvel esprit du capitalisme »

Dans les années 1960, **la critique est au sommet un peu partout dans le monde occidental**, alors que le capitalisme souffre un peu sur le plan économique et technique. Mais la critique artiste est bien plus présente dans les mouvements contestataires que la critique sociale : la protection sociale, le droit du travail, les redistributions opérées par l'Etat, l'absence de chômage sont les principales raisons qui expliquent le fait que la critique sociale, toujours présente, n'est pas toutefois la plus vigoureuse. *Les principales revendications qui dominent les années 1960 (surtout dans les milieux intellectuels et étudiants, mais avec des prolongations dans le monde des entreprises) relèvent de la critique artiste...* L'alliance entre monde syndical et monde étudiant en Mai 1968 ne doit pas cacher cela : dans le monde syndical on focalise plutôt (ne serait-ce que par tradition) sur la critique sociale (sans que la critique artiste en soit absente) ; dans le monde étudiant, c'est l'inverse !

Face aux « mouvements » et à l'ampleur des difficultés et des contestations auxquelles le capitalisme se confronte alors, ce dernier

doit réagir. Le patronat en France a d'abord tenté de répondre par des augmentations de salaires et autres « avantages sociaux » (accords de Grenelle). Mais cela n'est pas très efficace. D'une part, cela a des inconvénients économiques grandissants au fur et à mesure que l'on va entrer dans les années 1970 (avec d'autres problèmes économiques dont l'effondrement du SMI de Bretton Woods et les chocs pétroliers...). D'autre part, cela ne règle pas la question de la légitimité du système : ainsi, de nombreux jeunes refusent catégoriquement la condition salariale et la société de consommation (critique artiste émanant des mouvements contestataires divers : en 1975, on estimait ainsi que quelque 600000 à 800000 jeunes refusaient le travail en épousant des formes marginales d'existence !!!) ; d'autres ne se plient plus à la discipline dans l'entreprise et les usines (défis à l'autorité et rebellions, grèves à répétition bien plus nombreuses qu'aujourd'hui, absentéisme et turnover croissant, baisse de la productivité et de l'implication dans le travail...). Bref : le deuxième esprit du capitalisme (qui s'est approprié une partie de la critique sociale) n'est plus un facteur suffisant de motivation pour une bonne partie de la jeunesse et de l'ensemble de la population ! Il va falloir changer cet esprit, le renouveler... Et Boltanski & Chiapello montrent comment ce nouvel esprit va s'inspirer essentiellement de la critique artiste, cette fois, pour construire une sorte de « *capitalisme libertaire* » ou de « *capitalisme gauchiste* » !!!

Tout s'est passé comme si le patronat avait tenu le raisonnement suivant pour répondre à la critique artiste des années 1960 : « Vous voulez de l'autonomie dans le travail ? Vous n'aimez pas la hiérarchie, l'autorité et le côté ennuyeux des grandes entreprises

bureaucratiques et technocratiques ? Vous voulez être créatif et détestez la routine ? Vous voulez des produits de consommation moins standardisés, plus différenciés, plus authentiques ? On va vous en donner ! ». Le patronat est en effet progressivement influencé, dans les années 1970, par des modernistes (courant « Entreprise & Progrès ») qui disent, en bref, que tout n'est pas à rejeter dans les « idées de 1968 »... Le nouvel esprit du capitalisme se construit alors progressivement sur le principe d'un réseau mondialisé produisant des biens de consommation différenciés et innovant sans cesse, dans lequel chacun est de plus en plus motivé, créatif, autonome (en tout cas, ceux qui y trouvent leur place... les « *insiders* ») : destruction des grandes structures et réorganisation en petites unités « légères » et mobiles (très réactives) ; restructuration des entreprises en « centres de profit » ; réorganisation des équipes de travail en groupes autonomes parfois mis en concurrence les uns avec les autres ; incitation à la mobilité et à la créativité des cadres ; mais aussi (sur le plan des types de biens produits par l'industrie) recherche d'innovation permanente, de création de produits plus authentiques (jusqu'au commerce équitable aujourd'hui, largement récupéré par le système), créant des sentiments d'appartenance et d'affiliation ; effacement des frontières entre vie privée et vie dans l'entreprise (tutoiement de rigueur, équipes de management soudées par des week-ends en commun, management communautaire parfois proche de dérives sectaires, confusion entre amis et collègues) ; etc...

Dans ce capitalisme organisé en réseau, certains (la nouvelle élite, parfois issue de la génération des années 1960, d'ailleurs...) « s'éclatent » au travail et réussissent socialement, tandis qu'une nouvelle forme d'exploitation (à l'origine d'un processus d'exclusion

sociale) se met en place : les plus mobiles, dotés d'un fort capital social et culturel, dominant et exploitent les sédentaires enracinés, faiblement dotés en capital social et culturel...

Le rocher de la critique est aujourd'hui redescendu car l'action sur la critique artiste est aujourd'hui inopérante et elle a du mal à se reconstruire sans remettre en cause la critique artiste : Sisyphe doit recommencer son travail — la critique du capitalisme doit se reconstruire si on veut éviter que le capitalisme ne devienne fou ! Tous les mouvements altermondialistes et autres forums sociaux, expériences de nouvelle économie solidaire, de collectifs divers sont probablement en train d'évoluer vers une reconstruction de la critique : on peut en tout cas comprendre ces nouvelles figures de résistance dans cette perspective... Des propositions nouvelles émergent de ces expériences critiques innovantes : taxe Tobin pour limiter les effets de la spéculation ; refus de la marchandisation de certains biens ou de certains secteurs (culture, biens publics, biens de première nécessité) ; proposition de nouvelles formes de redistribution (allocation universelle...) et de sécurisation des revenus et des emplois pour permettre d'accroître la liberté de chacun ; acceptation de la mondialisation mais d'une autre manière qu'aujourd'hui ; revendication de plus de démocratie dans l'entreprise et les instances internationales (Europe, OMC...) ; proposition de relocalisation partielle de l'économie (AMAP, structures de l'économie sociale...) ; définition des limites écologiques au développement économique ; etc... Ces nouvelles revendications ne sont pas encore, loin s'en faut, toutes compatibles entre elles. Elles mélangent notamment de nouvelles critiques sociales et artistes qu'il faut encore apprendre à articuler pour éviter qu'elles se contredisent — et à cet égard, le

positionnement par rapport à la modernité est central : faut-il, oui ou non, renoncer à un certain niveau de confort matériel pour éviter les écueils actuels ? Quelle position adopter face aux thématiques du « développement durable » ? Que faire face aux nanotechnologies, au nucléaire, aux OGM ? Peut-on croire aux éco-produits ou au commerce équitable ? Les discours ne sont pas encore accordés sur tout et on peut penser que le travail d'homogénéisation de la nouvelle critique n'est donc pas encore totalement abouti...

Il ne fait pas prendre cette analyse de Boltanski & Chiapello de façon désespérée : certes, elle indique que le chemin de la reconstruction de la critique sera probablement encore assez long ; mais **elle montre aussi le caractère fondamental de la critique en la présentant comme l'un des facteurs essentiels d'évolution et de progression du capitalisme**. Le travail de réflexion critique n'est donc certainement pas vain...